

Coeur de glace

La glace, de Vladimir Sorokine. Traduit du russe par Bertrand Kreise, Éditions de L'Olivier, 312 p.

Christian Monnin

Numéro 208, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monnin, C. (2006). Coeur de glace / *La glace*, de Vladimir Sorokine. Traduit du russe par Bertrand Kreise, Éditions de L'Olivier, 312 p. *Spirale*, (208), 49–49.

CŒUR DE GLACE

LA GLACE de Vladimir Sorokine

Traduit du russe par Bertrand Kreise, Éditions de L'Olivier, 312 p.

VLADIMIR Sorokine n'est pas à proprement parler un jeune auteur, ni par l'âge ni par l'œuvre. À cinquante ans, il a écrit huit romans, une dizaine de pièces de théâtre, de nombreuses nouvelles et plusieurs scénarios de films. On le connaît malheureusement moins pour ses œuvres que par les scandales qu'elles ont provoqués : autodafé symbolique par des jeunes poutiniennes en 2002 et, en mars dernier, tentative de censure de son livret d'opéra pour le Bolchoï par un député de la Douma.

Bien que son premier livre, *La queue*, ait été publié à Paris en 1985, les traductions françaises se sont taries vers le milieu des années quatre-vingt-dix, après trois romans et une pièce de théâtre. Cette longue interruption découle sans doute en partie de la nature même de l'œuvre, qui la rend difficilement traduisible. Chez Sorokine, en effet, la violence et la pornographie débridées qui dynamitent les images d'Épinal de la réalité soviétique s'accompagnent d'une déconstruction radicale de la grammaire et de la syntaxe, particulièrement, dans la première période, celle de la novlangue lénifiante du réalisme socialiste. Mais il parodie et subvertit aussi bien les codes du polar, de la science-fiction, du fantastique, du roman féminin ou épistolaire, du témoignage, etc. Nombre de ses nouvelles basculent carrément dans le non-sens ou la glossolalie, comme si la langue et la réalité étaient devenues folles.

Sorokine rompt absolument avec l'impératif moral et spirituel de la littérature russe qui fait traditionnellement de l'écrivain un prophète. De Dostoïevski, il a surtout retenu que si Dieu n'existe pas, tout est permis... Il s'inscrit alors comme un extrémiste dans la tradition du carnavalesque et du grotesque, en héritier direct de Iouri Mamléïev, la métaphysique en moins. Loin de prétendre délivrer le moindre message, il place le lecteur perplexe devant un perturbant déficit de sens.

Dans *Les cœurs des quatre*, délirant pastiche de roman d'espionnage, les personnages se livrent à une hallucinante succession de missions incompréhensibles, souvent violentes et scatologiques, pour parvenir enfin dans une machine qui transforme leurs cœurs en dés à jouer. *Le trentième amour de Marina* explore les états d'âme d'une jeune femme émancipée et oisive que la rencontre avec un membre du parti transforme en ouvrière modèle, tandis que le dernier quart du livre glorifie le travail en usine, la chasteté, la conscience de classe,

dans la plus pure manière du réalisme socialiste. *La glace*, dont la publication en français est en soi un événement, poursuit cette entreprise de questionnement du rôle de la littérature et de déstabilisation du lecteur.

Une intrigue qui intrigue

Dans un hangar désaffecté de Moscou, deux hommes, menottés et bâillonnés, sont extirpés du coffre d'un véhicule tout-terrain et attachés à des piliers en acier. Leurs trois ravisseurs les frappent à la poitrine avec des marteaux de glace jusqu'à ce que leur cœur se mette à parler, ou que mort s'ensuive...

Cette scène primitive se répète à plusieurs reprises et permet de « réveiller » le cœur d'un jeune paumé, d'une prostituée et celui d'un homme d'affaires cynique dont le livre relate la peur, l'effacement, l'allégresse aussi, avant de les rassembler dans une clinique où ils pleurent pendant sept jours sur leur vie passée.

Là, une vieille femme leur raconte sa vie, son « éveil » en pleine Deuxième Guerre mondiale et sa participation à la recherche des vingt-trois mille frères de lumière qui ont créé ce monde mauvais et le détruiront lorsqu'ils seront enfin réunis. Elle révèle aussi l'importance de la météorite de la Toungouska qui s'est abattue en Sibérie en 1908, et dont la glace a le pouvoir de réveiller leur cœur assoupi dans de répugnantes « machines de chair ».

La glace commence donc comme un polar sec et nerveux avec secte, putes et mafieux ; il continue sous forme de témoignage historique (couvrant surtout l'occupation nazie et la terreur stalinienne), produit ensuite des réactions de consommateurs et se termine... Mais y a-t-il une fin, au juste ?

C'est que l'intrigue a d'abord pour fonction ici d'exciter la curiosité. Tout au long de la première partie, le lecteur est maintenu dans la même ignorance que les personnages et ne cesse de s'interroger avec eux sur le sens d'agissements obscurs. L'écriture est glaçante, purement factuelle : les phrases très courtes sont juxtaposées sans jamais être liées, les personnages stéréotypés sont dépourvus de toute intériorité (ni sentiment, ni réflexion) et leurs mésaventures racontées en parallèle ne sont que les variantes d'un rituel opaque.

La seconde partie, de taille équivalente, se présente comme un miroir inversé : récit à la première personne, linéaire et subjectif, parfois empreint de naïveté, c'est un pastiche du

témoignage d'une déportée de guerre qui devient bourreau sans scrupules au sein du KGB. Cette partie du roman répond à toutes les interrogations de la première, jusqu'à enfermer le sens dans une boucle qui se termine là où elle a commencé. Un sens par ailleurs *hénaurme*, caricatural, puisqu'il contient rien de moins que le secret de la création du monde, comme dans un médiocre roman fantastique.

Sorokine a de toute évidence voulu rompre cet équilibre trop parfait en ajoutant deux parties nettement plus courtes, dont mieux vaut ne rien révéler, sinon qu'elles se détachent de l'ensemble comme des pans d'iceberg qui s'abîment dans une mer de conjectures. Le sens vole en éclats étincelants qui restent en suspension : il ne se cristallise plus.

Fable rase

Après n'avoir rien compris, le lecteur déstabilisé comprend trop bien... qu'il est mené en bateau, lorsque des morceaux de banquise éperonnent le Titanic du sens qu'on lui a fait miroiter pour mieux le décevoir. Bref, il ne sait jamais exactement ni ce qu'il est en train de lire ni, surtout, ce qu'il a lu une fois le livre terminé. *La glace* semble être une fable sur les notions de sélection et de pureté, mais une fable ambiguë jonglant avec un matériau explosif que l'artificier Sorokine se garde bien de désamorcer en prenant position : les élus, en effet, sont tous blonds aux yeux bleus et ils instrumentalisent sans vergogne les appareils nazis et staliniens. Au lecteur, donc, de se débrouiller comme il peut.

L'auteur, lui, explique que son livre peut être lu comme un *thriller* ou un roman de science-fiction, mais qu'il s'agit surtout d'une métaphore. La question étant : une métaphore de quoi au juste ? Juxtaposition de pièces disparates impossibles à totaliser, *La glace* relève d'une esthétique du décalage ou de la diffraction, comme si le miroir placé le long de la route par Stendhal s'était fissuré en éclats tranchants et trompeurs. D'où l'importance de cette « langue du cœur », fantasme d'une langue pure, immédiate, celle, précisément, qui est absente du livre. Car voilà une œuvre qui ne parle que du cœur mais qui n'en a aucun. Elle se loge dans l'esprit du lecteur perplexe à la manière de la météorite de glace fichée dans le sol sibérien qui est à la source de toute l'intrigue : translucide, miroitante, mais impénétrable.

Christian Monnin